

Des morceaux de temps et des vies en morceaux

Roland Bourneuf, *Chronique des veilleurs*, Québec, L'instant même, 1993, 112 p., 14,95 \$.

Pierre Ouellet, *L'attrait*, Québec, L'instant même, 1994, 128 p., 14,95 \$.

Michel Lord

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1994). Compte rendu de [Des morceaux de temps et des vies en morceaux / Roland Bourneuf, *Chronique des veilleurs*, Québec, L'instant même, 1993, 112 p., 14,95 \$. / Pierre Ouellet, *L'attrait*, Québec, L'instant même, 1994, 128 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 42–43.

Roland Bourneuf, *Chronique des veilleurs*, Québec, L'instant même, 1993, 112 p., 14,95 \$.
Pierre Ouellet, *L'attrait*, Québec, L'instant même, 1994, 128 p., 14,95 \$.



Des morceaux de temps et des vies en morceaux

Pour ceux qui recherchent la fine pointe de l'écriture nouvelle,
L'instant même est le lieu à explorer par excellence.

NOUVELLE
Michel Lord

LES ÉDITIONS L'INSTANT MÊME privilégiant une esthétique du fragment, fondu, si je puis dire, au creuset d'une écriture exigeante, il n'est pas étonnant d'y retrouver, publiés côte à côte, les plus récents ouvrages de Roland Bourneuf et de Pierre Ouellet. Cela ne signifie pas que les deux projets d'écriture soient similaires. S'ils se rejoignent dans l'exigence de l'écriture du fragmentaire, qui serait une contrainte purement générique, celle de la nouvelle contemporaine, leurs trajectoires nouvelles divergent quelque peu, en ce sens que Bourneuf est surtout hanté par la description hachurée de la marche du temps, tandis que Ouellet me paraît davantage tourné vers le réflexif, sans pour autant que l'on puisse trancher de manière absolue entre les deux démarches. C'est qu'ils sont, tous deux, hommes de culture(s), à la fois poètes, essayistes et nouvellistes, qui puisent à même les grandes traditions littéraires, qu'ils tordent, triturent et refaçonnent à leur façon.

Les figures du temps

D'abord ce qui frappe chez Bourneuf, c'est qu'il n'a donné un titre qu'à la toute dernière nouvelle de son recueil, *Chronique des veilleurs*, les dix-huit premières s'offrant pour ainsi dire comme amputées ou lestées du paratexte, orphelines du titre, qui ne leur revient pas. Bourneuf pratique en fait cette forme d'omission depuis son deuxième et précédent recueil, *Mémoires du demi-jour* (L'instant même, 1990). C'est au lecteur d'établir les liens ou les ruptures qu'il veut entre les nouvelles. En fait, la série des dix-neuf textes de son troisième recueil prend la forme d'une « chronique », comme le singulier du titre général l'indique, mue par un mouvement scripturaire ponctué de silences, d'ellipses, et dont le tracé général, constitué de bribes d'histoires, traverse l'Histoire.

Ainsi le premier texte évoque en dix lignes un temps immémorial qui pourrait remonter au déluge biblique, évoquant ainsi « des nuits sans nombre. Et le silence. » (p. 9) Le suivant paraît retracer de manière tout aussi fragmentaire la (re)naissance de la parole, en fermant le récit sur une action ouverte, sur une parole à venir, mais suspendue comme dans le vide, qui ne vient jamais, car elle se clôt sur un étonnant « il va parler » (p. 11), mais sans suite. La troisième nouvelle se situerait en

Égypte pharaonique, et gloserait sur l'art, la sculpture, l'écriture de la pierre. Ainsi au travers de ces trois courts textes, le discours retracerait le parcours de l'humanité, de sa quasi-disparition, de ses silences et de sa conquête de la parole et de l'écriture. Écriture sur l'écriture. Le sujet n'est pas nouveau, mais énoncé de cette façon, dans un raccourci aussi fulgurant, avec ses ellipses grandes comme des civilisations disparues, ça me paraît inédit. Ce qui pourrait illustrer que c'est par la forme qu'on innove.

Le discours continue son chemin sur la même lancée, toujours hachuré de lacunes, comme si entre les nouvelles se creusaient des espaces insondables où le destin des êtres s'est abîmé : après l'Égypte, l'Empire romain, innommé, mais décelable à certains signes ; puis, apparemment, l'époque médiévale, dans une autre série de trois textes, narrés surtout par un simple soldat qui se serait retiré dans un monastère où il aurait parlé peu, mais trop, et qu'on aurait emprisonné, puis exécuté, victime sans doute de l'Inquisition. Ainsi serait (re)tracée en de brefs signes fragmentés la courbe inverse qui irait de la conquête de la parole et de l'écriture au silence imposé par une certaine culture dogmatique.

Je parle de tout cela au conditionnel, parce qu'il y a plus d'innommé que de nommé dans ces nouvelles, plus suggestives qu'autre chose. Elles laissent beaucoup de place à l'imagination et à l'interprétation. Chose certaine, le recueil est comme fracturé en son milieu, là où s'opère un passage de l'historique au fantastique ou au réalisme magique. Les dernières séries de nouvelles paraissent campées dans un monde contemporain habité par des images surréelles : ainsi les images que reçoit Horacio Calvati « comme sur un écran intérieur » (p. 65), mais qui ensuite s'animent et se répandent comme un mal dans le monde. On songe ici à l'influence de la télé et à son rôle dévastateur, au sens où elle nivelle, anéantit les consciences. Horacio trouve une solution, qui met en valeur la force de l'imagination subjective. Ailleurs, le fantastique jongle avec la mort de manière traditionnelle (rencontre avec un fantôme) ou kafkaïenne, avec ce personnage de Kiro, sorte de K empêtré dans une absurde affaire



d'«ordre à comparaître» envoyé à un citoyen «qui avait assuré sa paix en se conformant à la loi des notables» (p. 81). Comme si l'Inquisition prenait de nouvelles formes.

Ce que ces nouvelles disent, c'est qu'il n'y a pas de repos sur cette vieille terre — sauf dans la mort, parfois heureuse —, où l'être est forcé de se faire veilleur, chroniqueur de ses veilles, qu'il n'a que le temps d'ébaucher. Un narrateur laconique dans un des plus courts textes énonce ce qui paraît être le programme descriptif et poétique à l'origine de *Chronique des veilleurs* :

Une lueur venue d'une ruelle transversale éclaire des façades sur lesquelles sont ébauchées des fresques vaguement colorées. Puis de simples lignes blanches où se lisent peut-être des cérémonies. [...] Dans l'air se forment et se défont d'autres figures. Des esquisses de personnages ondoient, au ralenti. Mais ils se s'achèvent pas. (p. 97)

C'est ce caractère d'ébauches, d'esquisses, mais finement ciselées, de l'incommensurable inachèvement de toutes choses, à jamais répétées sous des formes trompeuses à travers le temps, qui donne sa valeur au recueil de Bourneuf.

Les figures de la réflexion

Chez Pierre Ouellet, dans *L'attrait*, son premier recueil de nouvelles, le discours fait découvrir un tout autre monde, tout aussi dense que celui de Bourneuf. Dans un essai très personnel, Ouellet avait déjà révélé (en partie) le fond de sa pensée : « [...] écrire prépare au silence seul, dont tout texte est la clé — chaque poème résout l'énigme du silence, qu'il cherche à copier, et veut remplir de vide le désir du vide pour du plus vide encore, qu'il puisse épouser. » (*Chutes. La littérature et ses fins*, l'Hexagone, 1990, p. 253) Cette exigence du littéraire, Ouellet la conçoit de manière transgénérique, dans ce sens où elle habite littéralement toutes les formes d'écriture qu'il pratique. Si je disais que le réflexif domine le discours de *L'attrait*, c'est qu'entre les mailles de la fiction s'insinue une voix dialoguant avec soi ou autrui, et qui réfracte cette volonté d'épouser le vide et de réfléchir (sur) le phénomène.

L'envers du vide : ainsi pourrait être sous-titré ce recueil, où l'écriture — et les narrateurs pris dans ses filets — est toujours attirée, obsédée par la vision du néant de toutes choses :

Nos yeux savent mieux que nous la racine du «voir» — videre : «vider» [...] J'allais voir. Voir d'abord, c'était ceci : le monde laissé à lui-même — dans l'esseulement le plus grand, la plus radicale des solitudes : l'extrême désolation. («Voir», p. 101)

Les six nouvelles déclinent, dans un sens, les vertus désespérantes, mais lucides, de cette vision du monde. Dans une volonté quasi forcenée de montrer «L'avent», «L'envers», «L'avers» et «L'aval» (ce sont là des titres de nouvelles) du réel, le nouvelliste donne la parole à des narrateurs dont le discours est pourtant loin de tourner à vide, même s'ils ne parlent pratiquement que des figures de l'absence. C'est qu'ils ressentent justement «le poids du vide que fait peser sur eux l'absence insupportable du toit, là-haut. [...] nous nous enfonçons de siècle en siècle, et le passé s'accumule chaque jour dans le vide du ciel qui pèse toujours plus lourd sur nos têtes.» («L'avent», p. 7, 15) Dans ce monde, il y a beaucoup de riens qui agacent les acteurs qui, à l'instar de ceux de Huysmans, ont l'impression que tout va «à vau-

l'eau» (p. 8). En ce sens, nous serions en présence d'un recueil de type fin de siècle, d'une série textuelle décadentiste, version québécoise contemporaine qui, à sa façon, parle de la disparition de toutes choses et qui crie, sans doute dans le désert, son inintérêt pour les apparences en même temps que sa fascination pour les masques :

Une membrane invisible, derrière chaque chose, se déchire d'un coup quand l'homme, cherchant dans la contemplation le vide sous ce qu'il voit, perce le mystère, résout l'énigme, comprend l'oracle, que représente à ses yeux l'amande de l'être sous la coque éclatée de ce qu'il paraît. (p. 103 — c'est l'auteur qui souligne)

À cela, que peut-on ajouter ? Tout. Car si j'ai l'air de réduire l'œuvre à sa dominante réflexive, ce n'est pas pour en diminuer la portée. Qu'on me comprenne bien : *L'attrait* est bel et bien un recueil de nouvelles, mais non pas de nouvelles au sens conventionnel du terme. À moins que ce ne soit au sens de la nouvelle convention discursive, de celle où l'on peut pressentir la (fausse) mort du genre, alors qu'il s'agit plutôt de la mouvance des genres. L'œuvre de Pierre Ouellet me paraît en ce sens révélatrice du nouveau genre narratif bref : un discours fictionnel, certes, mais fortement traversé, travaillé par un discours de type essayistique. À mon sens, ce serait là le nouveau canon du genre. Chaque époque a ses façons de poser la voix, en voici une, pas si passagère que cela, puisqu'on en retrouve des traces depuis des décennies. Mais depuis peu, la tendance s'est comme exacerbée, faisant se conjoindre plusieurs genres, et surtout ceux qui sont habités par le discours subjectif, dont la poésie (narrative), l'essai (polémique), les discours autobiographiques, l'épistolaire, les journaux intimes, les carnets, qui pullulent autant que la nouvelle.

Ce qui est différent chez Ouellet, c'est la densité de l'écriture, le poids de la réflexion qui colle à la fiction. Ce qui ne veut pas dire que la dimension fictive est négligeable. Mais je dirais qu'elle n'occupe pas le premier plan. En fait, ce n'est pas le caractère fictionnel qui est en jeu ici, mais plutôt le contenu actionnel : l'aventure est surtout une *aventure de la pensée*. Une aventure de visions polyvalentes, à la fois scientifiques, artistiques et «sentimentales», mais perçues sous des angles adventices, étrangers à la perception normale ou convenue des choses.

De là certains effets étranges, magiques ou fantastiques, comme dans «L'avent» où le photographe capte l'envers du monde et son négatif invisible. Tout au long du recueil, le discours cherche ainsi à capter l'«avent» du réel, sorte de surréel, de sous-réel ou d'hyper-réel agrandi aux «dimensions du vide», toujours à la recherche de «l'angle sous lequel les paroles visent moins ce qu'elles disent, hors d'elles-mêmes, que le mutisme profond des choses dont on ne parle jamais» (p. 110).

On comprendra donc que *L'attrait*, avoisinant le poétique et le réflexif autant que le narratif, ne soit pas d'un abord facile. Mais il attirera ceux qui aiment «des morceaux de vie, éparés... [d]es vies en morceaux» (p. 93), mais rendus sous forme de pierres dures et précieuses, opaques autant que translucides.



Pierre Ouellet